21 novembre 1764, morte à Karazou-Bazar (Crimée) le 25 décembre 1824. Elle était, par sa mère, petite-fille du maréchal Munich. Belle et gracieuse, sinon jolie, douce, d'une âme ardente et d'une sensibilité extrême, elle laissa percer, dès sa jeunesse, cette tendance à l'extase qui remplit toute sa vie. Ce ne fut d'abord qu'une poésie vague, qu'elle aimait à répandre sur tous les objets. En décrivant elle-même, plus tard, les impressions de ses premières années, elle s'est plu à rappeler « la solitude des mers, le vol incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oiseau qui aime les régions glacées, la triste et douce clarté des aurores boréales, qui nourrissaient les vagues et ravissantes inquiétudes de sa jeunesse. » A dix-huit ans, elle devint l'épouse du baron de Krüdener (v. la biographie précédente), diplomate aussi froid que distingué, qui ne posséda jamais entièrement le cœur de sa femme. L'année suivante, il partit pour Venise, comme ambassadeur, et la baronne de Krüdener l'accompagna. Il avait pour secrétaire un jeune homme, Alexandre de Stakieff, qui s'éprit d'elle. Effrayé des conséquences de cette passion, sans même l'avoir déclarée, il se condamna courageusement à l'éloignement. Ce fut là l'origine, dit-on, du roman de *Valérie*, que Mme de Krüdener publia beaucoup plus tard, en 1804. Quelques mois après, son mari était appelé à l'ambassade de Danemark. A Copenhague, elle retrouva Alexandre de Stakieff, et, désormais éclairée sur les sentiments qu'elle lui inspirait, devint sa maîtresse; mais elle lui donna bientôt un rival, et le jeune homme désespéré se brûla la cervelle, après avoir révélé son amour au baron. Chose singulière, il terminait ses aveux par ces lignes : « Ce qui est inexplicable, ce qui est vrai pourtant, c'est que je l'adore, parce qu'elle vous aime. Dès l'instant où vous lui seriez moins cher, elle ne serait plus pour moi qu'une femme ordinaire et je cesserais de l'aimer. » Stakieff voulait, sans doute, ainsi sauver l'honneur de Mme de Krüdener et faire croire qu'elle ne lui avait jamais appartenu.

Menacée d'une maladie de poitrine et lasse de la vie de plaisirs qu'elle menait à Copenhague, Mme de Krüdener résolut de faire un voyage dans le midi de la France et partit pour Montpellier. En route, elle s'arrêta, à Paris, et fréquenta les salons les plus renommés du temps; elle se lia avec l'auteur du *Voyage du Jeune Anacharsis*, et vit souvent Bernardin de Saint-Pierre, pour lequel elle éprouvait un vif enthousiasme. Elle se rendit ensuite à Montpellier, où elle fit la connaissance de M. de Lezay, frère de la comtesse de Beauharnais. Ils se retrouvèrent aux Pyrénées. A son retour à Montpellier, on lui présenta le jeune et brillant comte de Frégeville, officier de hussards. Frappé de la beauté de l'étrangère, l'officier ne songea plus qu'à en faire la conquête : il fut assez habile pour y parvenir. Plus tard, Mme de Krüdener écrivait ces lignes, qui expliquent, tant bien que mal, ses chutes : « Il y a des langueurs de l'âme qui la rendent si mélancolique, qu'elle se jette dans une forte passion, comme on se jette dans la rivière au plus fort de l'accablement d'un jour d'été. » M. de Frégeville l'accompagna une partie de la route, quand elle retourna près de son mari. Sa dissipation et son amour des plaisirs étaient tels, à cette époque, qu'elle dépensait 20,000 francs par mois pour sa toilette. M. de Krüdener était averti de ce qui se passait. En revoyant sa femme, il reçut d'elle un aveu complet, qui le plongea dans un violent désespoir. Peu de temps après, Mme de Krüdener sollicita son divorce; son mari ne voulut pas y consentir, mais il l'autorisa à se rendre à Riga, auprès de sa mère. C'était vers 1792. A cette date, elle perdit son père; la grande affliction que lui causa cette perte la ramena insensiblement à des réflexions sérieuses, à des remords, et finalement à une repentance dont on vit dans la suite les surprenants effets.

Dans un long séjour qu'elle fit à Lausanne et à Paris (1796-1803), elle se lia intimement avec Mmes Necker, de Staël, Récamier. Grâce à Mme de Staël, elle connut Chateaubriand. Au milieu de cette atmosphère intellectuelle, elle reprit ses ambitions littéraires; elle avait déjà publié quelques *Pensées*, dans le *Mercure de France*. Elle reprit et acheva à Lausanne le roman de *Valérie*, ébauché en Italie, et composa plusieurs nouvelles : *Elisa*, *Alexis*, la *Cabane de lataniers*, où elle imitait surtout Bernardin de Saint-Pierre. Déjà se manifestaient les tendances au mysticisme; on en retrouve les traces dans sa correspondance de cette époque. La mort subite du baron de Krüdener, qui fut frappé d'apoplexie (1802), la fit rentrer en elle-même; elle voulut racheter ses fautes par la prière et combler le vide de son existence par la dévotion. Toutefois, avant de dire adieu au monde, elle voulut jouir de sa gloire; elle publia *Valérie* (Paris, 1803, 2 vol. in-12). Comme elle habitait Lyon, elle se fit rappeler à Paris par un poëte dont l'enthousiasme était de commande, car on a surpris dans ses lettres tout l'arrangement intime de cette petite comédie, et, pour aider à la vogue du livre, elle ne craignit pas de se livrer au plus extravagant charlatanisme. Un des dévots de Mme de Krüdener, son biographe le plus élogieux, M. Eynard, nous raconte que « pendant plusieurs jours, se dévouant avec la plus persévérante ardeur à assurer son triomphe, elle courut les magasins de modes les plus en vogue pour demander, incognito, tantôt des écharpes, tantôt des chapeaux, des plumes, des guirlandes, des rubans *à la Valérie*..... Grâce à ce manége, elle parvint à exciter dans le commerce une émulation si furieuse en l'honneur de *Valérie*, que pour huit jours au moins tout fut *à la Valérie.* »

Ce dernier gage donné au monde, Mme de Krüdener entra toujours plus avant dans les idées mystiques. Elle quitta la France et se fixa d'abord à Berlin, où une sympathie réciproque s'établit entre elle et la reine de Prusse. La mort de cette princesse fit sur elle une douloureuse impression. Elle se retira dans son domaine de Kosse, en Livonie, se mit en relation avec les frères moraves, et, en 1808, alla visiter, à Carlsruhe, le visionnaire Iung Stilling, qui l'initia aux idées de Swedenborg, et lui apprit que certaines âmes d'élite pouvaient recevoir des impressions en dehors de celles que les sens apportent au commun des mortels. Son cœur et sa tête s'échauffèrent parmi ces illuminés. Quelques comédies habiles, comme celle qui lui fut jouée par le pasteur de Sainte-Marie-aux-Mines, qui la reconnut sans jamais l'avoir vue et la salua du nom de « celle qui devait venir, » achevèrent de la décider à l'apostolat. Madeleine repentante, vêtue d'un cilice et d'habits grossiers, elle sortit de sa retraite comme une inspirée et parcourut l'Allemagne, prêchant la loi nouvelle, prodiguant les secours et les consolations dans les mansardes, les hôpitaux et les prisons. La pratique du christianisme dans sa pureté primitive, avec Jésus-Christ, le roi des rois, le *Dieu vivant*, pour maître du monde, et l'Evangile pour code universel des nations, telle était sa doctrine. Elle ne voyait de salut pour la société que dans un prompt retour vers l'égalité primitive; la tyrannie des grands, l'égoïsme des riches lui inspiraient des sorties éloquentes. Ces discours débités en tous lieux, même en plein vent, et appuyés par de nombreux actes de bienfaisance, lui firent une foule de prosélytes parmi les malheureux; mais ils devaient avoir moins de succès auprès des princes. Elle fut traquée par la police des petits Etats allemands. Bien qu'elle dissimulât sa pensée sous des formules extrêmement mystiques, on l'avait suffisamment comprise. Elle annonçait la fin prochaine du monde et une nouvelle Jérusalem, symboles assez transparents d'une rénovation sociale à laquelle elle aspirait. Le centre de ses prédications était Genève, où elle fonda une sorte de petite Eglise, avec le concours d'une société de frères moraves et malgré la vive opposition des pasteurs genevois. En Allemagne, elle trouvait toujours un refuge à la cour de la grande-duchesse Stéphanie de Bade, cousine de la reine Hortense, et savait captiver son auditoire par le récit de ses visions. « C'était d'un grand effet, dit le baron Bignon, surtout quand elle nous les racontait le soir, dans les ruines du vieux château de Baden. »

Après les événements de 1814, elle prédit aux coalisés, en punition de leur manque de foi aux vérités de l'Evangile, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, sa rentrée aux Tuileries et le second exil des Bourbons. Les prédictions de la prophétesse s'étant réalisées, l'empereur Alexandre voulut voir cette femme extraordinaire. Ce fut le plus grand événement de cette vie agitée. Leur entrevue eut lieu à Heilbronn au mois de mai 1815. L'exaltation convaincue de Mme de Krüdener subjugua le czar. Elle flatta son immense amour-propre en lui disant qu'il était l'*Ange* prédestiné à accomplir sur la terre la volonté du Seigneur. Elle le suivit à l'armée, puis à Paris, où elle s'installa à côté de lui, à l'hôtel de Montchenu. Des entretiens confidentiels les réunissaient chaque jour. La baronne profitait de son crédit pour faire du prosélytisme jusque dans le salon de l'empereur, où, quelquefois, elle récitait des prières ferventes, que les courtisans écoutaient avec une humilité feinte. Ce ne fut pas un mince sujet d'étonnement que l'apparition de cette femme austère au milieu d'un monde brillant et frivole, si peu fait pour la comprendre. Le 11 septembre, elle assista à la grande revue de l'armée russe, passée par Alexandre dans la plaine des Vertus. Elle fit de louables, mais inutiles efforts, pour sauver l'infortuné Labédoyère. Ses démarches en faveur de la reine Hortense eurent un meilleur succès. On lui attribue une influence notable sur les déterminations libérales de l'empereur de Russie à l'égard de la France pendant les mauvais jours de 1815.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut l'inspiratrice du fameux traité de la Sainte-Alliance, dont elle revit la rédaction définitive. Si ce pacte mystérieux des souverains, au lieu de tourner en faveur des peuples, est devenu par la suite un instrument d'oppression, ce fut contre la pensée de Mme de Krüdener, qui dut reconnaître bientôt qu'elle avait été dupe de l'enthousiasme passager d'un monarque vain et hypocrite. Alexandre ayant quitté Paris, elle partit pour la Suisse, le 22 octobre 1815, et s'établit à Bâle, dans une simple auberge, pour y reprendre le cours de son apostolat au milieu des populations indigentes. Là, elle eut pour la seconder deux disciples ardents, le prédicateur genevois Empeytaz, et un jeune Allemand nommé Kellner. Elle eut bientôt pour prosélytes tous les pauvres du pays, séduits par l'onction évangélique de ses discours, et bien plus peut-être par les abondantes aumônes qu'elle leur distribuait. S'appuyant sur plusieurs maximes des Ecritures, elle n'hésitait pas à attaquer les liens de famille comme un obstacle à la mission de dévouement qui nous est imposée par la religion du Christ; aussi voyait-on des femmes et des filles abandonner leurs époux ou leurs parents pour la suivre. L'autorité cantonale, alarmée des progrès de la secte nouvelle, expulsa Mme de Krüdener. Elle fut chassée également de Lorrach et d'Arau. Dans le grand-duché de Bade, un détachement de troupes l'enleva, dans la campagne, au milieu de 4,000 individus devant qui elle prêchait (1817). Repoussée tour à tour de la Bavière, du Wurtemberg et de la Saxe, elle se retira de nouveau dans ses domaines de Kosse (1818), d'où elle éleva la voix en faveur de l'insurrection de la Grèce. Vers 1820, elle demandait à Dieu le triomphe des Hellènes dans une sorte d'hymne, ou plutôt de prière lyrique, qui a été conservée. La princesse Galitzin désirait fonder une colonie dans ses terres de Crimée. Mme de Krüdener, alors malade (1823), avait reçu de ses médecins l'ordre de passer un hiver dans le Midi. On pensa que le climat de la Crimée serait avantageux pour sa santé. On descendit le Volga, mais, en arrivant à Karasou-Bazar, elle sentit ses forces l'abandonner. Mme de Berckheim et la princesse Galitzin l'assistèrent à ses derniers moments. « Ce que j'ai fait de bien restera, écrivait-elle peu auparavant; ce que j'ai fait de mal, la miséricorde de mon Dieu l'effacera. » Elle mourut, surtout épuisée par la sévère discipline ascétique qu'elle s'était imposée depuis longtemps. On lui doit les écrits suivants : *Valérie* (1803, 2 vol. in-12), roman remarquable par le charme du style, l'élévation des idées, sorte de confession des premiers égarements de sa vie; le *Camp des Vertus* (1815, in-8°), récit de la revue à laquelle elle avait assisté à cette époque; *Lettre à M. de Berckheim, ministre de l'intérieur à Carlsruhe* (1817, in-8°), protestation contre son enlèvement sur le territoire badois; *Gazette des pauvres* (1817), un seul numéro, rédigé par Kellner.

Mme de Krüdener a été l'objet des études d'un grand nombre de littérateurs, parmi lesquels nous citerons : Xavier Marmier (*Revue germanique*, juillet 1833); comte d'Allouville (*Mémoires secrets*, t. VI); Sainte-Beuve (*Portraits de femmes* et *Derniers portraits littéraires*), et surtout Charles Eynard, *Vie de Mme de Krüdener* (Paris, 1849, 2 vol. in-8°). M. Ch. Eynard est un croyant, un fanatique de son héroïne; il entre avec elle jusqu'au fond du mysticisme. « L'histoire de l'âme, dit-il, l'étude de ses rapports avec Dieu, tel est, je crois, l'intérêt principal d'une biographie, et c'est à ce point de vue que j'ai essayé de me placer en racontant la vie de Mme de Krüdener. » Cependant, il ne faudrait pas que les opinions particulières de M. Eynard eussent pour effet d'éloigner les lecteurs. Les renseignements sont puisés aux meilleures sources, et, malgré la partialité de l'auteur, c'est ce que l'on possède de plus complet sur cette femme singulière.

KRUEGER, nom de plusieurs écrivains et artistes allemands. V. KRÜGER.

KRUG ou **KRÜGER** (Louis), graveur allemand, né à Nuremberg vers 1464, mort dans la même ville en 1532. Avant d'être l'un des premiers graveurs de son temps, il acquit une grande réputation par les pièces d'orfévrerie dont il faisait les dessins et qu'il ciselait avec un admirable talent. Il ne reste rien de ces travaux, et on ne possède aujourd'hui de cet artiste qu'un petit nombre de gravures, marquées tantôt de ses initiales escortant une cruche, tantôt d'une cruche seulement. Ces gravures sont superbes au triple point de vue de la forme, de l'effet et du métier. Le *Christ couronné d'épines*, la *Nativité*, l'*Adoration des mages*, *Sainte Catherine*, *Saint Jean l'Evangéliste*, sont comparables aux plus belles planches d'Albert Dürer et de Marc-Antoine. La ligne en est puissante dans son exquise élégance, le modelé doux et souple, l'exécution d'une ampleur magistrale.

KRUG (Jean-Philippe), numismate et historien russe, d'origine allemande, né à Halle en 1764, mort à Saint-Pétersbourg en 1844. Il était secrétaire et lecteur du margrave de Schwedt lorsque, dans un voyage qu'il fit à Varsovie, en 1788, il fut mis en rapport avec la comtesse Orloff, et chargé par elle de faire l'éducation de son fils. En 1789, il se rendit avec son élève à Moscou, s'adonna d'abord à l'étude de la numismatique, puis à celle des origines de l'histoire de Russie, passa à Saint-Pétersbourg vers 1795, et devint, dix ans plus tard, bibliothécaire adjoint à l'Ermitage impérial. Son mérite lui valut d'être nommé, cette même année, membre adjoint à l'Académie de Saint-Pétersbourg, qui l'élut successivement membre extraordinaire (1807) et membre ordinaire (1815). De son côté, l'empereur Alexandre l'investit successivement des fonctions de conservateur en chef de la bibliothèque de l'Ermitage (1807) et de conseiller d'Etat (1819). Krug légua en mourant une belle collection de médailles russes à l'Académie dont il était membre. On lui doit un ouvrage *Sur les médailles russes*; un *Essai critique sur la chronologie byzantine dans ses rapports avec l'histoire ancienne de Russie* (1810); *Remarques relatives au rapport d'Ibn Foszlan sur la langue, la religion, les mœurs et les usages des Russes païens du xe siècle; Idées sur la plus ancienne constitution et administration de l'Etat en Russie;* un mémoire *Sur l'analogie de la hiérarchie en Grèce et en Russie*, etc.

KRUG (Guillaume-Traugott), philosophe et littérateur allemand, né à Radis, près de Wittemberg, en 1770, mort à Leipzig en 1842. Après avoir été professeur adjoint à la Faculté de Wittemberg, il devint, en 1801, professeur de philosophie à l'université de Francfort-sur-l'Oder, se fit connaître, en 1803, par son grand ouvrage intitulé : *Philosophie fondamentale*, succéda, en 1805, à Kant comme professeur de logique et de métaphysique à Kœnigsberg, puis occupa, de 1809 à 1834, une chaire de philosophie à Leipzig.

Passionné pour la cause de la liberté, Krug prit les armes pour la délivrance de l'Allemagne en 1813, servit comme volontaire dans un régiment de chasseurs à cheval, assista au blocus de Mayence et devint chef d'escadron. L'année suivante, il déposa l'épée pour aller reprendre possession de sa chaire, et, par suite, il devint président du *Tugendbund*. En 1830, la Faculté de théologie de Leipzig lui décerna le titre honorifique de docteur; en 1831, la ville de Leipzig lui conféra le droit de bourgeoisie; enfin, en 1833, l'université de cette ville l'élut son représentant à la diète saxonne, où il fut un des plus énergiques défenseurs des idées libérales. Sur sa demande, il obtint sa retraite comme professeur en 1834; toutefois, il continua à donner des leçons particulières pendant quatre années encore. Comme philosophe, Krug adopta d'abord les idées de Kant; mais il y apporta bientôt d'importantes modifications. Son système philosophique, connu sous le nom de *synthétisme transcendantal*, est une conciliation entre l'idéalisme de Kant et les doctrines réalistes. « Considérant la philosophie, dit J. Tissot, comme la science de la légitimité originaire de l'esprit humain dans son activité universelle, ou comme la science de la forme primitive du moi dans tous ses rapports, il essaya, avant toutes choses, de trouver dans la conscience et dans son activité immédiate un fondement certain pour son système. Il tient un très-bon compte des faits et des aperçus du sens commun, et il appartient, par ce côté-là, à l'école expérimentale du XVIIIe siècle, qui est, après tout, celle du criticisme expérimental lui-même. Esprit observateur, judicieux, méthodique et clair, Krug avait en outre de la vivacité et de l'enjouement. Peu d'écrivains de son pays sont aussi français que lui dans leurs écrits. »

Parmi ses ouvrages, qui sont extrêmement nombreux, nous citerons les suivants : *Lettres sur la perfectibilité de la religion révélée* (Iéna, 1795); *Essai d'une encyclopédie systématique des sciences* (Wittemberg, 1796-1797, 2 vol.); *Essai d'une encyclopédie systématique des beaux-arts* (Leipzig, 1802); *Des rapports qui existent entre la philosophie critique et la culture morale, politique et religieuse de l'homme* (Iéna, 1798); *Aphorismes pour servir à la philosophie du droit* (Iéna, 1800); *Fragments de ma philosophie pratique* (Leipzig, 1800); *Philosophie du mariage* (Leipzig, 1800); *Lettres sur l'idéalisme moderne* (Leipzig, 1801); *Système de la philosophie théorique* (Kœnigsberg, 1806-1810, 3 vol.), son ouvrage capital; *Histoire de la philosophie de l'antiquité* (Leipzig, 1815); les *Princes et les peuples dans leurs exigences réciproques* (Leipzig, 1816); *Système de philosophie pratique* (Kœnigsberg, 1817-1819, 3 vol.); *Exposition historique du libéralisme des temps anciens et modernes* (Leipzig, 1823); *Essai d'une nouvelle théorie des sentiments* (Kœnigsberg, 1823), *De la restauration de l'Etat basée sur le droit* (Leipzig, 1824); le *Droit ecclésiastique d'après les principes de la raison et du christianisme* (Leipzig, 1826); *Manuel général des sciences philosophiques* (Leipzig, 1827-1834, 5 vol.); *Leçons de philosophie universelle* (1831); la *Politique des chrétiens et des juifs* (Leipzig, 1832), etc. Citons enfin de Krug un ouvrage fort curieux, intitulé : *Mes entretiens avec Mme de Krüdener* (1817, in-8°).

KRÜGER (M.-Pancrace), érudit allemand, né dans la basse Lusace en 1546, mort à Francfort-sur-l'Oder en 1614. Il commença par se faire connaître comme un chanteur distingué, puis devint professeur de langue et de poésie latine à Helmstædt, recteur à Lubeck (1580), et enfin professeur de grec à Francfort-sur-l'Oder. Pendant qu'il habitait Lubeck, il fut l'objet d'une accusation des plus singulières. Un jour, dans une noce, il soutint devant plusieurs personnes qu'il serait beaucoup plus simple de désigner les notes de la gamme par *a b c d e f g* que par *ut ré mi fa sol la si*. Pour cette inoffensive proposition, Kruger se vit dénoncé en chaire comme hérétique, exclu de la communion par le synode et privé de sa place.

KRÜGER (Wolfgang), biographe allemand, né à Harra, près de Lobenstein, en 1566, mort vers 1630. Il remplit plusieurs fonctions ecclésiastiques et publia les deux ouvrages suivants : *Onomasticon chronologicum virorum dignitate et virtute illustrium* (Leipzig, 1604, in-4°), et *Catalogue d'un millier d'empereurs, de rois, de comtes, de seigneurs et autres personnages célèbres*, en allemand (Erfurth, 1622, in-4°).

KRÜGER (Théodore ou Thierry), graveur allemand, né à Hambourg vers 1575, mort à Rome en 1650. Il se rendit à Rome de fort bonne heure, et se distingua parmi les élèves de Villamena, dont il fut plus tard le collaborateur. Cet artiste avait un dessin correct et énergique, mais ses gravures manquent de charme et d'harmonie; il employait toujours le même procédé, quelle que fût la manière de l'artiste dont il interprétait l'œuvre. Parmi ses gravures, nous citerons : les *Quatre évangélistes*; la *Cène*, et la *Mort de saint Jean-Baptiste*, d'après Andréa del Sarto; *Jésus bénissant le petit saint Jean*; la *Fuite en Egypte*; un *Saint François*; la *Pompe funèbre de Sixte-Quint*, épreuve signée Villamena et Krüger (1591); dix-sept planches de la *Vie de saint Bruno*, etc.

KRÜGER (Georges), historien et jésuite bohême, né à Prague en 1608, mort en 1671. Il devint, en 1664, recteur du collège de Stradiez, en Moravie. Outre plusieurs ouvrages manuscrits, on a de lui : *Sacri pulveres incliti regni Bohemiæ et nobilium ejus pertinentium Moraviæ et Silesiæ* (Prague, 1667, in-4°), livre dans lequel il raconte en style médiocre les événements historiques qui se sont passés en Bohême, en Moravie, en Silésie, non dans l'ordre chronologique, mais sous forme d'éphémérides, c'est-à-dire en les classant d'après le jour de l'année où ils ont eu lieu. Krüger ne composa que les huit premiers mois de son *Calendrier historique*, qui fut terminé par son ami Balbin.

KRÜGER (Théodore), graveur allemand, né en 1646, mort en 1716. On croit qu'il était fils du graveur Thierry Krüger. Tout ce qu'on sait de certain sur sa vie, c'est qu'il passa en Italie la plus grande partie de son existence. On cite parmi ses œuvres : la *Femme du Giorgione*, d'après ce maître; *Saint François en prière*, d'après Charles Maratte; *Portrait de Louis Adimari*, d'après Dandini; des planches du *Museum Florentinum*, de l'ouvrage de Scoti intitulé : *De Etruria regali*, etc.

KRÜGER (Théodore), érudit et théologien allemand, né à Stettin en 1694, mort en 1751. Il devint successivement pasteur et inspecteur des écoles dans sa vie natale, recteur du gymnase de Luckau (1721), et surintendant à Chemnitz (1735). Deux ans plus tard, l'université de Wittemberg lui conféra le titre de docteur en théologie. Outre un certain nombre d'opuscules sur des matières de théologie, il a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Schediasma exhibens selectas observationes quæ faciunt ad illustrandam historiam censuræ ecclesiasticæ* (Wittemberg, 1719, in-4°); *Origines Lusaticæ* (Leipzig, 1721, in-4°); *De martyriis falsis* (Wittemberg, 1722, in-4°); *Prodromus annalium Lunaviensium* (Lubben, 1727); *De veterum christianorum disciplina arcani* (Wittemberg, 1729).

KRÜGER (Johann-Gottlob), médecin et naturaliste allemand, né à Halle en 1715, mort à Brunswick en 1759. Reçu docteur à Halle, en 1742, il fut nommé, l'année suivante, professeur de médecine dans cette ville, et fut appelé, en 1751, à Helmstædt, pour y professer la philosophie et la médecine. Krüger a beaucoup écrit. Ses principaux ouvrages sont : *De vi attractiva corporum* (Halle, 1737); *De sensatione* (Halle, 1742); *De theoriæ physicæ tubulorum capillarium ad corpus humanum applicatione* (Halle, 1742); *De diversitate corporum morborum et curationum secundum regiones Europæ* (1744); *Traité du café, du thé et du tabac* (1744); *Eléments d'un nouveau système de médecine* (1745); *Histoire de la terre dans les temps primitifs* (1746); *Psychologie expérimentale* (1756); *De inappetentia ex abusu spirituosorum* (Helmstædt, 1758, in-4°).

KRÜGER (André-Louis), graveur allemand, né à Potsdam en 1743, mort à Berlin vers 1805. Elève du peintre Rode, il débuta par quelques tableaux si faibles qu'il jugea devoir abandonner la peinture pour se consacrer entièrement à la gravure. Il partit alors pour l'Italie, où il exécuta une de ses meilleures planches, la *Suzanne*, d'après le Corrége, puis visita les principales galeries de l'Europe. Durant ce voyage, il grava le *Portrait de Rembrandt*, d'après le tableau original; la *Vieille femme* et la *Fileuse*, d'après Gérard Dow; *Marie-Madeleine*, d'après Van Dyck; *Moïse brisant les tables de la loi*, d'après Rembrandt.

Cet artiste n'a guère produit qu'une excellente gravure, la *Suzanne*, dont nous avons parlé. Le reste de son œuvre est très-inférieur à ce morceau. Il n'en fut pas moins nommé, en 1788, membre de l'Académie de Berlin, et regardé dans son pays comme un artiste hors ligne.

KRÜGER (Ephraïm-Gottlieb), graveur allemand, né Dresde en 1756, mort dans la même ville en 1834. Elève distingué de Camerata, il quitta l'atelier de ce maître pour aller se perfectionner en Italie. Parmi ses meilleures gravures, qui datent de cette époque, il faut citer la *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Guido, et la *Vierge, l'Enfant Jésus et le petit saint Jean*, d'après Gimignano. Il se rendit ensuite à Paris, où il exécuta la *Chaste Suzanne*, d'après Valentin, gravure qui eut un certain succès. En retournant dans son pays, il visita les musées de l'école flamande et grava le fameux *Roi de Bohême*, de Jordaens; le *Luther*, de Cranach; l'*Homme à la cornemuse*, de Wille; l'*Ariadne à Naxos*, de Kaufmann, etc.

De retour à Dresde, il devint, en 1804, membre de l'Académie de cette ville, à laquelle il fut attaché en qualité de professeur en 1815. Krüger a gravé de nombreuses planches pour les *Voyages* de Cook et de Radzewski, pour la *Bilderbibel* de Lossius, pour l'*Augusteum* de Becker, les *Œuvres* de Wieland, etc. Les œuvres de cet artiste sont très-estimées. Krüger reproduisait religieusement la peinture qu'il se proposait de traduire, sans oser jamais y apporter la moindre modification; aussi ses œuvres, savantes et consciencieuses, sont-elles d'une irréprochable fidélité.

KRÜGER (François), peintre allemand, né à Anhalt-Dessau en 1797, mort à Berlin en 1857. Grâce à la vivacité de son intelligence et à sa vocation artistique, il devint presque sans maître un habile dessinateur. Quelques remarquables croquis, représentant des chasses, des chevaux, etc., le signalèrent à l'attention de riches amateurs qui lui fournirent les moyens d'aller perfectionner son talent à Berlin, où il se fixa. Krüger commença à se faire connaître par des portraits au crayon d'une ressemblance parfaite et d'un dessin excellent; puis il s'adonna, avec non moins de succès, à la peinture à l'huile. Le premier tableau qu'il exposa, le *Régiment des cuirassiers prussiens passé en revue*, toile pleine de mouvement, de chaleur, bien dessinée et d'une bonne couleur, fit d'emblée la réputation de l'artiste et lui valut les faveurs de la cour. Il fut chargé d'exécuter les portraits de la famille royale de Prusse, puis ceux des princes de Hanovre, des Pays-Bas, devint, en 1825, peintre de la cour, professeur à l'Académie des beaux-arts, puis fut nommé membre de cette Académie. En 1855, Krüger envoya à l'Exposition universelle de Paris quatre tableaux, qui lui valurent une médaille de troisième classe. Outre ses nombreux portraits, cet artiste modeste et consciencieux a exécuté : l'*Empereur Nicolas à cheval avec sa suite*; le *Roi de Prusse à cheval avec sa suite*; le *Serment de fidélité prêté au roi Frédéric-Guillaume IV*, etc.

KRÜGER (Louis), graveur allemand. V. KRUG.

KRUKOWIECKI (Jean, comte), général polonais, né en 1770, mort à Varsovie en 1850. Son bouillant caractère lui fit avoir un grand nombre de duels, et sa bravoure lui valut un avancement rapide. Il servait comme général dans l'armée polonaise, sous les ordres du grand-duc Constantin, lorsque éclata, en 1830, l'insurrection de Varsovie. Il se décida en faveur de la cause nationale, essaya, mais sans succès, de se faire nommer généralissime, reçut le commandement d'une division, puis le titre de gouverneur général de Varsovie, qu'il mit promptement en état de défense, manifesta une grande animosité contre Strzynecki, et donna, après la bataille d'Ostrolenska, sa démission du poste de gouverneur, auquel il fut de nouveau appelé le 15 août 1831. Nommé, deux jours après, par la noblesse, président du gouvernement, il prit des mesures fort peu énergiques pour défendre Varsovie contre Paskiewitch, et, à la suite d'une conférence qu'il eut avec ce général, il fit acte de soumission. Le gouvernement russe l'envoya dans l'intérieur de la Russie, et lui permit, par la suite, de revenir en Pologne, où il vécut en simple particulier.

KRUMMACHER (Frédéric-Adolphe), prédicateur et théologien protestant, né à Tecklembourg (Westphalie) en 1768, mort à Brême en 1845. Après avoir achevé ses études à l'université de Duisbourg, il remplit les fonctions de recteur pendant quelques années; mais il penchait vers la carrière pastorale. En 1807, il fut nommé pasteur à Crefeld, puis à Ketwich, en Westphalie. Il ne tarda pas à se mettre au premier rang parmi les prédicateurs de l'époque, et dut à ses talents d'être appelé à Bernbourg et enfin à Brême. La réputation de Krummacher vient moins encore de ses talents de prédicateur que d'un génie poétique remarquable pour les paraboles. Il en composa un grand nombre. La plupart sont devenues très-populaires en Allemagne, et ont suscité de nombreux imitateurs. Les ouvrages que l'on doit à Krummacher sont les suivants : l'*Amour*, hymne (Wesel, 1801); *Paraboles* (Duisbourg, 1805); le *Livre des Fêtes, écrit pour le peuple* (Duisbourg, 1810); les *Enfants* (Duisbourg, 1806); *Johannes*, drame (Leipzig, 1815); *De l'esprit et de la forme de l'histoire évangélique au point de vue historique et catholique* (Leipzig, 1805); *Catéchisme biblique; Catéchisme de la doctrine chrétienne* (Essen, 1821); l'*Ecole populaire chrétienne et ses rapports avec l'Eglise* (Essen, 1823); la *Vie de saint Jean* (Essen, 1833). Ces ouvrages, écrits sous une forme simple et à la portée de toutes les intelligences, ont été réimprimés à diverses reprises. M. Alfred Maury constate, en ces termes, la portée des écrits de Krummacher. « Ses écrits ont exercé sur les classes ouvrières de l'Allemagne la plus bienfaisante influence, en y faisant pénétrer à la fois les sentiments d'amour du prochain, de patriotisme, de paix, et du culte du beau et du bien, sans lesquels il ne saurait y avoir de vraie religion. »

KRUMMACHER (Godefroy-Daniel), frère du précédent, théologien allemand, né à Tecklembourg en 1774, mort à Elberfeld en 1837. Il fit ses études à l'université de Duisbourg, et remplit successivement les fonctions pastorales à Baerl, en 1798, à Wulfrath, en 1801, et à Elberfeld, à partir de 1816. Chef du parti piétiste, il fut exposé à de vives attaques; il eut même à comparaître devant des juges, qui, d'ailleurs, le justifièrent pleinement des accusations dont il était l'objet. On a de lui : le *Passage des Israélites à travers le désert*, recueil de sermons (Elberfeld, 1850-1851, 3e édit.); *Sermonnaire domestique* (Menns, 1835); la *Manne quotidienne*, recueil de sermons (Elberfeld, 1860, 7e édit.).

KRUMMACHER (Frédéric-Guillaume), théologien allemand, fils de Frédéric-Adolphe, né à Duisbourg en 1796. Bien qu'il appartienne à la communauté des piétistes, qui, d'habitude, montrent une grande modération, il s'est fait remarquer par ses violentes attaques contre les théologiens rationalistes. Nommé, en 1843, pasteur de la commune réformée de New-York, il revint plus tard à Elberfeld, et devint, en 1847, pasteur à l'église de la Trinité, à Berlin, puis, en 1853, pasteur de la cour, à Potsdam. On a de Krummacher quelques ouvrages, entre autres : *Elie le Thisbite* (Elberfeld, 3 vol. in-8°); *Elisa* (1837-1841, 3 vol.); *Enseignements ecclésiastiques* (1846-1847, 2 vol.); *Sermons* (Berlin, 1851-1852, 2 vol.); la *Cloche du sabbat* (1851-1858, 12 vol.); *Salomon et la Sulamite* (1855, 7e édit.), etc.

KRUMMAN, ville des Etats autrichiens, dans la Bohême, cercle et à 20 kilom. S.-O. de Budweis, sur la Moldau; 5,500 hab. Beau château des princes de Schwarzenberg; maison d'éducation pour les enfants de militaires. Fabrique de papier. Aux environs, mines d'argent et houillères.

KRUMMENDYK (Albert), prélat et écrivain allemand, mort en 1489. Il fut appelé, en 1466, à occuper le siége épiscopal de Lubeck, et remplit, pour le roi de Danemark, plusieurs missions diplomatiques en France, en Angleterre et en Savoie. Il a écrit : *Chronicon episcoporum Oldenburgensium et Lubecensium*, que Meibomius a publié dans ses *Scriptores rerum germanicarum*.

KRUMPHOLZ (Jean-Baptiste), compositeur et harpiste allemand, né en Bohême vers 1743, mort à Paris en 1790. Attaché à la musique du prince Esterhazy, à Vienne, en 1766, il étudia la composition sous la direction de Haydn, et acquit rapidement une grande réputation en se faisant entendre dans les principales villes de l'Allemagne. S'étant rendu à Paris, il y obtint de grands succès comme harpiste et comme compositeur et devint bientôt le professeur à la mode. C'est alors que, frappé des imperfections de la harpe, il fit ajouter à cet instrument, par le facteur Nadermann, une pédale double (1787). Peu après, il inventa, avec Erard, un nouveau mécanisme, destiné à remplacer les crochets de la harpe par des fourchettes. Sur ces entrefaites, la femme de Krumpholz l'abandonna pour s'enfuir en Angleterre avec le pianiste Dussek. Désespéré, le malheureux artiste alla se jeter dans la Seine.

Parmi ses productions, remarquables par l'originalité et par une connaissance approfondie de l'harmonie, on cite six concertos pour harpe, des sonates pour le même instrument, et une symphonie pour harpe, deux violons, flûte, deux cors et basse.

KRUNITZ (Jean-Georges), écrivain allemand, né à Berlin en 1728, mort dans la même ville en 1796. Après avoir exercé pendant quelque temps la médecine à Francfort-sur-l'Oder, il retourna dans sa ville natale, où il se livra à des travaux d'érudition. On lui doit : un *Recueil* d'articles sur l'agriculture, l'économie domestique et les arts (Leipzig, 1761, 3 vol. in-8°); des traductions de l'*Histoire naturelle du Groenland*, par Egede (1763); des *Principes chimiques de l'agriculture*, par Wallerius (1764); mais son œuvre capitale est l'*Encyclopédie économico-technologique*, ouvrage immense qu'il commença à publier à Berlin en 1773, et qu'il conduisit jusqu'au 73e volume (1796), c'est-à-dire à la lettre L. Cet ouvrage a été continué par les frères Floerke, Korth, Hoffmann, et ne compte pas moins de 214 volumes.

KRUPP (Frédéric), célèbre fondeur prussien contemporain. A la mort de son père, il prit la direction d'une petite fabrique d'acier, créée par ce dernier à Essen, dans la Prusse rhénane, en 1827, et ne tarda pas à lui donner un développement prodigieux. C'est lui qui, le premier, grâce à des procédés nouveaux, a obtenu de l'acier fondu en grandes masses, et il est parvenu à couler des blocs de 4,000 quintaux (200,000 kilog.). M. Krupp fabrique des roues, des essieux de wagon, des bandes, des bielles, des tiges de piston, des ancres, des plaques courbes pour chaudière à vapeur et vaisseaux cuirassés, et enfin des canons d'acier fondu. Ce fut seulement en 1846 que cet industriel commença à s'occuper de la fabrication des canons, à laquelle il doit surtout sa célébrité. Il fit d'abord des bouches à feu de petit calibre, puis de plus grande dimension, enfin de dimension colossale, et reçut des commandes, non-seulement de la plupart des Etats de l'Europe, mais même du Japon. Le gouvernement prussien a tiré de l'immense usine d'Essen la plupart des canons dont il s'est servi pendant la guerre contre la France, notamment les énormes canons qu'on employa pour bombarder Paris (janvier 1871). En récompense de ses services, le roi de Prusse a conféré à M. Krupp le titre de conseiller intime de commerce et lui a offert des lettres de noblesse qu'il a refusé d'accepter. Cet éminent industriel a envoyé des produits de son usine à de nombreuses expositions allemandes et étrangères. A l'Exposition universelle de 1867, il exhiba un canon monstre, destiné au port de Kiel. Cette bouche à feu pesait 15,000 kilogrammes, coûtait 500,000 francs, et chaque coup tiré ne revenait pas à moins de 4,000 francs. En 1873, il a envoyé à l'Exposition de Vienne un canon dont les dimensions et le poids sont encore plus considérables. Le tube a 6m,70 de longueur, 1m,46 de diamètre, et pèse 38,000 kilogrammes. L'usine d'Essen comptait, en 1865, 9,000 ouvriers, dont le nombre s'est accru depuis. A cette époque, elle comprenait 75 machines à vapeur, consommant 12,000 quintaux de charbon par jour, 240 fourneaux de fusion, 40 marteaux-pilons, dont l'un pèse 1,000 quintaux, 300 machines fonctionnant dans les ateliers, etc. Cet établissement, qui couvre une surface de 700 arpents prussiens, est mis, au moyen de canaux, en communication avec le chemin de fer de Cologne et avec des mines de charbon et de minerai, situées à peu de distance.

KRUSE (Christian ou Karsten), historien allemand, né à Hidigswarden (grand-duché d'Oldenbourg) en 1753, mort en 1827. Après avoir été pendant quelque temps corecteur du gymnase d'Oldenbourg, il devint précepteur des fils du grand-duc, qu'il conduisit à l'université de Leipzig, s'y fit recevoir maître ès arts et, de retour à Oldenbourg, devint directeur général de tous les établissements d'instruction publique du duché, puis conseiller aulique. Après l'annexion de l'Oldenbourg à l'empire français, Kruse se fixa à Leipzig, où il obtint, en 1812, la chaire des sciences auxiliaires de l'histoire. Nous citerons de lui : *Du but de Socrate et de ses élèves* (Leipzig, 1785); *Instruction pratique pour l'orthographe allemande* (Brême, 1787); *Instruction pratique pour la langue allemande* (Oldenbourg, 1807); *De fide Livii recte æstimanda* (Leipzig, 1812). Mais son ouvrage capital est son *Atlas et tables, pour donner un aperçu sur l'histoire de tous les Etats européens* (Leipzig, 1804-1812, 4 cahiers in-fol.; 6e édit., 1842). Ce travail, aussi exact qu'impartial, se compose de tableaux synoptiques, de tables généalogiques et de cartes. C'est par excellence, dit Parisot, un livre d'études; c'est un de ces manuels sans lesquels il est impossible de lire fructueusement l'histoire et dont l'usage jette un jour éclatant sur tous les faits.

KRUSE (Friedrich-Karl-Hermann), historien allemand, fils du précédent, né à Oldenbourg en 1790, mort en 1866. Il fit, à l'université de Leipzig, ses études de jurisprudence et de théologie. En 1821, il fut nommé professeur d'histoire à Halle et, en 1828, professeur d'histoire à Dorpat. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Budorgis* ou l'*Ancienne Silésie avant l'introduction du christianisme* (Dresde, 1819); *Archives d'histoire, de géographie ancienne et d'archéologie* (Breslau, 1821-1823); *Tabula Germaniæ imprimis secundum Tacitum et Ptolemæum* (Leipzig, 1823); *Antiquités germaniques* (Halle, 1824-1828); l'*Hellade* ou *Description géographique et archéologique de l'ancienne Grèce et de ses colonies* (Leipzig, 1825-1828); *Anastase le Varangien* (Revel, 1841); *Necrolivonica* (Dorpat, 1842); *Antiquités russes* (Dorpat, 1844-1845); *Histoire primitive des provinces de la Baltique* (Moscou, 1846); *Chronicon Nortmannorum* (Dorpat, 1850); *Calendrier universel biographique et historique* (1865). M. Kruse a publié, en outre, un grand nombre de mémoires et d'articles historiques dans le *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, dans les *Mémoires de la Société de Copenhague, sur les antiquités du Nord*, et dans les *Dorpater Jahrbücher*.

KRUSE (Laurent), littérateur danois, né à Copenhague en 1778, mort à Paris en 1839. Lorsqu'il eut terminé ses études à Copenhague, il compléta son instruction par des voyages dans une partie de l'Europe, obtint, vers 1812, une chaire dans sa ville natale, qu'il quitta en 1820, passa plusieurs années à Hambourg, et alla enfin se fixer à Paris, où il termina son existence. Kruse était un écrivain très-laborieux et très-fécond. Il a laissé un nombre considérable d'ouvrages, des pièces de théâtre, des romans, des contes, des traductions en danois et en allemand de romans de Soulié, de Saintine, de Michel Masson, etc., et de très-nombreux articles littéraires dans divers recueils allemands et danois, notamment dans l'*Abeille*, journal qu'il publia à Hambourg, de 1824 à 1827. Nous citerons de lui : *Œuvres dramatiques* (Copenhague, 1818-1820, 4 vol.); *Essai d'esthétique* (Copenhague, 1801); *Contes* (Copenhague, 1815, 3 vol.); *Nouvelles* (Vienne, 1816); *Anteros* (Copenhague, 1818); les *Théâtres* (Copenhague, 1819-1824, 2 vol.); *Contes* (Aarau, 1822); *Sept ans* (Leipzig, 1824, 2 vol.); la *Maison mystérieuse* (Hambourg, 1825, 2 vol.); la *Gageure* (Mayence,

1825); la *Jeunesse du seigneur de Morbière* (Leipzig, 1825-1826, 3 vol.); *Histoires criminelles et autres récits romantiques* (Hambourg, 1827, 6 vol.); le *Nord et le Midi* (Leipzig, 1828); les *Absents* (Leipzig, 1830); *Maître et valet* (Stuttgard, 1832); *Romans et contes étrangers* (Hambourg, 1833); les *Jeunes et les vieux* (Hambourg, 1834), etc.

KRUSEMAN (Cornelis), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1797, mort en 1857. Il eut pour maîtres Ravelli, Hodges et Daiwaille. D'abord adonné à la peinture de genre, il adopta, après un long séjour en Italie, la peinture d'histoire. Kruseman se distingua par une grande fécondité, et acquit par ses travaux une fortune considérable. Mettant en pratique la théorie de l'éclectisme dans les arts, il s'attacha, dans ses œuvres, à joindre l'éclat du coloris à la beauté des formes; cette dernière qualité éclate surtout dans ses portraits de femme. Son œuvre la plus remarquable est la *Prédication de saint Jean-Baptiste*, toile de dimension colossale. Parmi les autres, il faut citer un *Bélisaire*, une *Madeleine* et surtout une *Mise au tombeau*, qui appartient aujourd'hui au roi de Hollande. On l'avait surnommé le **Kruseman italien** pour le distinguer de son cousin, Jean-Adam Kruseman.

KRUSEMAN (Jean-Adam), peintre hollandais, cousin du précédent, né à Harlem en 1804, mort à La Haye en 1862. Après avoir pris des leçons de Hodges et de Daiwaille, il se rendit à Bruxelles, où il étudia sous la direction de l'illustre Louis David et de Navez. Cet artiste s'est fait connaître par des tableaux d'histoire et de genre, et surtout par des portraits fort estimés. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de sous-directeur de l'Académie d'Amsterdam, puis alla se fixer à Drierbergen. Kruseman faisait partie de plusieurs académies allemandes. Nous citerons, parmi ses tableaux les plus connus: *Elisée et la Sunamite*, la *Jeune fille au repos*, au musée de Harlem; la *Méridienne*, qui a paru à l'Exposition universelle de 1855.

KRUSENSTERN (Adam-Jean DE), navigateur russe, né à Haggud (Esthonie) en 1770, mort en 1846. Il fit son apprentissage de marin au service de l'Angleterre (1793-1799). Après plusieurs voyages aux Indes orientales, en Chine, au Japon, il fut mis, en 1803, par l'empereur de Russie, Alexandre, à la tête d'une expédition qui fait époque dans l'histoire de la marine russe. Il s'agissait de transporter, d'abord au Japon, Résanoff, ambassadeur envoyé dans ce pays pour établir des relations plus intimes entre les deux empires, puis, ce premier but atteint, d'entreprendre un voyage de découvertes. Le 5 octobre 1803, Krusenstern, qui avait dû venir acheter deux navires en Angleterre, quitta Falmouth, après s'être approvisionné d'instruments, de cartes, de livres, de provisions et d'une foule d'autres objets nécessaires pour un aussi long voyage. Le 26 novembre, il traversa l'équateur, et là, après une décharge de onze fusils, les Russes de ses équipages portèrent un toast à la santé de l'empereur Alexandre, « sous le règne glorieux duquel le pavillon russe flottait pour la première fois dans l'hémisphère méridional. » Arrivé à Nangasaki, Krusenstern fut tout autrement accueilli qu'il ne l'avait espéré. On ne lui permit même pas de débarquer, et l'empereur du Japon lui fit dire qu'il n'acceptait pas les présents de l'empereur de Russie, et qu'il ne voulait même pas recevoir ses lettres. « Tel fut, dit Krusenstern, le résultat de cette ambassade qui avait fait naître de si grandes espérances. Non-seulement nous n'en retirâmes aucun avantage nouveau, mais nous perdîmes même ceux que nous possédions, à savoir, la permission écrite que Lanman avait obtenue pour un navire de faire chaque année un voyage à Nangasaki. » Après avoir quitté les îles du Japon, le capitaine Krusenstern traversa le canal de Corée, explora la mer du Japon, puis se dirigea vers le Kamtchatka, où l'ambassadeur Résanoff débarqua pour se rendre de là en Europe. Krusenstern, revenant sur sa route, explora l'embouchure de l'Amour, doubla le cap Patience. Mais de violents courants le prirent et le forcèrent de songer au retour, et il débarqua à Kronstadt le 7 août 1806. Ce voyage, le premier tenté sur une aussi grande échelle par la marine russe, eut pour résultat d'enrichir de plusieurs découvertes importantes, et surtout de rendre beaucoup plus sûre et plus parfaite la géographie du golfe de Tartarie, de l'archipel des Kouriles et des côtes du Japon et de Yeso. Les travaux de Krusenstern, réunis à ceux de Broughton et de La Pérouse, suffisent aujourd'hui pour nous donner une connaissance assez exacte et presque complète des côtes orientales de l'ancien monde. En 1809, Krusenstern fut appelé au commandement d'un vaisseau de 120 canons et reçut l'ordre de l'Aigle rouge (1810). Il commença alors à publier la relation de son *Voyage autour du monde* (Saint-Pétersbourg, 1810-1814, 3 vol. in-4°), dont il a été fait une traduction française par Eyriès en 1821 (2 vol. in-8°, avec atlas in-folio). En 1815, Krusenstern reçut la mission d'explorer le détroit de Behring pour y chercher un passage entre l'Amérique et Arkhangel par le N.-O. A la suite de ce voyage, il fut nommé vice-amiral et devint, en 1826, directeur de l'Ecole navale de Russie. En sus de l'ouvrage dont nous avons parlé, Krusenstern a laissé encore un *Vocabulaire des langues de quelques peuples de l'Asie orientale et de la côte nord de l'Amérique* (1813, in-4°); un *Recueil de mémoires hydrographiques pour servir d'analyse et d'explication à l'atlas de l'océan Pacifique* (1824-1837, 3 vol. in-4°, avec atlas in-folio), ouvrage fort estimé; une *Carte du monde* (1815), divers mémoires, une *Description du port de Plymouth*, etc. — Son fils, Paul DE KRUSENSTERN, s'est fait connaître par une expédition entreprise en 1843 le long de la Petchora. Il en a publié les résultats dans l'ouvrage intitulé: *Observations scientifiques sur un voyage dans le territoire de la Petchora* (Saint-Pétersbourg, 1843). — Le fils de ce dernier, qui porte également le prénom de Paul, a essayé en 1862 de remonter de la Petchora jusqu'à l'embouchure de l'Iénisséi, avec deux bâtiments frétés par le millionnaire russe Sidorow; mais arrêté par les glaces à l'entrée de la mer de Kara, ce ne fut qu'au prix de fatigues et de souffrances indicibles qu'il parvint à aborder, le 17 octobre de la même année, à Obdorsk, d'où il revint à Arkhangel.

KRUSENSTERNE s. f. (kru-zain-stèr-ne — de *Krusenstern*, navig. russe). Zooph. Genre de polypiers, dont l'espèce type habite les mers du Kamtchatka, et qu'on a réuni aux frondipores.

KRUSINSKI (Judas-Thadée), jésuite et écrivain polonais, né à Brzesc (Cujavie) en 1675, mort à Kaminiek en 1751. Il étudia les langues orientales, fut attaché aux missions de Perse, dont il devint procureur général en 1720, et fut nommé secrétaire et interprète par l'évêque d'Ispahan. Témoin de la chute de la dynastie des Sofis et de la conquête de la Perse par les Afghans (1722), le P. Krusinski écrivit en latin une intéressante relation des événements qui se passèrent sous ses yeux. Appelé peu après à Rome, il professa les langues orientales au collége de la Propagande, puis revint en Pologne en 1725, habita successivement Jaroslaw, Lemberg (1741), Brzesc et assista, en 1748, à la diète générale de Varsovie. Antérieurement à la publication de la relation originale de Krusinski, qui parut à Lemberg (1734, in-4°), le P. Ducerceau en avait donné une sorte de traduction française sous ce titre: *Histoire de la dernière révolution de Perse* (La Haye, 1728, 2 vol. in-12). Le P. Krusinski en avait fait lui-même une traduction en turc, qui fut imprimée à Constantinople (1729, in-4°), traduite en latin par J.-C. Clodius, et éditée sous le titre de *Chronicon peregrinantis* (Leipzig, 1731, in-4°). L'édition originale de Lemberg (1731) contient une relation de l'ambassade, en Perse, de Durry-Effendi, envoyé du sultan Ahmed III, et une dissertation *De legationibus polono-percisis*. Cette dernière relation a été traduite en français par M. de Fiennes à Constantinople, en 1745, et imprimée à Paris en 1810. Enfin, on doit à Krusinski: *Tragica vertentis belli persici historia* (Lemberg, 1740, in-4°), ouvrage instructif et curieux.

KRYNICKI (Jean), célèbre naturaliste polonais, né à Zwinogrodek (gouvernement de Kijeff) en 1797, mort à Gieorgiewsk en 1838. Reçu docteur ès sciences à Wilna, il alla compléter son instruction à Berlin et à Heidelberg, et fit ensuite de longs voyages, notamment sur les côtes de la mer Baltique. De retour dans sa patrie, il devint professeur d'agriculture à Wilna et obtint le grade de docteur en philosophie. De là, il passa à Charkoff, où il professa la minéralogie (1825) et la zoologie (1834). Il fut en correspondance avec les naturalistes les plus remarquables de son époque, et organisa, sur la demande du gouvernement, plusieurs expéditions scientifiques. Krynicki a composé un grand nombre d'ouvrages qui jouissent d'une autorité scientifique incontestable, et il a fait plusieurs découvertes dans le domaine des sciences naturelles. Il a écrit, en polonais, en français, en latin et en russe. Parmi ses ouvrages, nous citerons: *Litteræ entomologicæ* (Moscou, 1829); *Enumeratio coleopterorum Russiæ meridionalis* (Moscou, 1833, in-8°); *Novæ species aut minus cognitæ e Chondri, Bulimi, Peristomæ Helicisque generibus, præcipue Russiæ meridionalis* (Moscou, 1834); *Recherches minéralogiques sur le granit* (1834, in-8°); *Helices in limitibus imperii Russici observatæ* (1836, in-8° avec des gravures); *Conchylia tam terrestria quam fluviatilia et e maribus adjacentibus imperii Russici indigena* (Moscou, 1837); *Observationes quædam de reptilibus indigenis* (Moscou, 1837); *Cours d'agriculture*, en russe et en polonais (1826); *Zoologie; Ornithologie russe*, etc.

KRYNITZKIA s. m. (kri-nitz-ki-a — de *Krynitzki*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des borraginées, tribu des borragées.

KRYOLITHE s. f. (kri-o-li-te). Minér. V. CRYOLITHE.

KRYPTOPHANATE s. m. (kri-pto-fa-na-te). Chim. Sel produit par la combinaison de l'acide kryptophanique avec une base.

— **Encycl.** M. Thudicum a donné le nom de *kryptophanate* à une classe de sels inconnus jusqu'à lui, et qu'il a découverts dans l'urine humaine. Pour les isoler, il traite l'urine par un lait de chaux, concentre au bain-marie, neutralise la liqueur filtrée par l'acide acétique et évapore ensuite jusqu'à consistance sirupeuse. Ce sirop, étant additionné de quatre à cinq fois son volume d'alcool fort, fournit une masse floconneuse brune qui est constituée par du *kryptophanate* de calcium. On purifie celui-ci en le lavant à l'alcool, le redissolvant dans l'eau et le précipitant par l'alcool une seconde fois. On transforme ensuite ce sel de calcium en sel de plomb ou de cuivre en ajoutant de l'acétate de plomb ou de l'acétate de cuivre à la solution aqueuse concentrée, puis de l'alcool fort. Le *kryptophanate* métallique qui se précipite, décomposé par l'hydrogène sulfuré, fournit le sel d'hydrogène ou acide kryptophanique.

On peut aussi traiter directement l'urine fraîche par l'acétate de plomb (40 centimètres cubes d'une solution saturée à 9° pour 1 litre d'urine), filtrer, puis ajouter une nouvelle quantité d'acétate et de l'ammoniaque, après filtration; le premier précipité renferme surtout du sulfate et du phosphate de plomb. On recueille le second précipité, on le lave et on le décompose par un peu d'acide sulfurique dilué, après quoi on neutralise la liqueur filtrée par de la baryte et du carbonate de baryum; on filtre de nouveau et l'on traite la liqueur filtrée par l'alcool fort, qui y détermine la formation d'un précipité de *kryptophanate* de baryum tandis que l'urochrome reste en dissolution.

Le *kryptophanate* d'hydrogène ou acide kryptophanique libre s'obtient à l'état de masse gommeuse, transparente, peu colorée, soluble en toute proportion dans l'eau, moins soluble dans l'alcool. Sa saveur est acide. Il décompose les carbonates; il réduit les sels de cuivre en solution alcaline; mais l'oxydule ne se dépose que si sa solution est concentrée et chauffée au contact de l'air; il réduit l'azotate d'argent ammoniacal. L'iode forme, avec lui, un acide iodo-kryptophanique soluble; si l'on ajoute un peu de teinture d'iode à de l'urine, il se précipite d'abord de l'iode, comme par l'action de l'eau; mais cet iode disparaît de nouveau en formant ce produit de substitution. Le brome se comporte comme l'iode, et ce sont là deux réactions très-sensibles pour déceler la présence de l'acide kryptophanique, L'acide kryptophanique peut être envisagé comme un acide bibasique $C^5H^9AzO^5$, ou plutôt comme un acide tétrabasique $C^{10}H^{18}Az^2O^{10}$. Beaucoup de ses sels correspondent à un anhydride également tétrabasique dont la formule est $C^{10}H^{16}Az^2O^9$. Ce fait indiquerait que l'acide kryptophanique est hexatomique et tétrabasique, sans quoi la tétrabasicité de l'anhydride serait incompréhensible de tout point.

Les *kryptophanates* métalliques sont en général solubles dans l'eau, et insolubles dans l'alcool qui les précipite de leurs solutions aqueuses. Les sels alcalins font cependant exception à cette règle et ne sont pas précipités par l'alcool. Les solutions alcalines d'acide kryptophanique ont une fluorescence bleue; elles sont très-avides d'oxygène, qui les colore en brun. Les *kryptophanates* terreux donnent, avec l'azotate mercurique, un précipité blanc qui peut amener des erreurs dans le dosage de l'urée par la méthode de Liebig.

— *Kryptophanate de calcium.* L'acide kryptophanique, traité par le carbonate calcique à l'ébullition, donne un sel qui, isolé par l'alcool, renferme 3 atomes de calcium contre 2 molécules d'acide; l'acide carbonique décompose ce sel en produisant le *kryptophanate* neutre $C^{10}H^{14}Ca''^2Az^2O^9$, qui dérive de l'anhydride $C^{14}H^{16}Az^2O^9$, et non de l'acide normal.

— *Sels de baryum.* Thudicum en décrit trois auxquels il attribue les formules

$$C^{10}H^{15}Ba''^2Az^2O^{10} + H^2O,$$
$$(C^{10}H^{15}Az^2O^{10})^2Ba'''^3,$$

et $C^{10}H^{14}Ba''Az^2O^9$. Ce dernier résulte de l'action de l'eau bouillante sur le premier.

— *Sels de plomb.* Le sel neutre

$$C^{12}H^{14}Pb''^2O^{10}$$

forme une masse floconneuse qui se précipite par l'addition de l'alcool à sa solution aqueuse; il existe aussi un sel basique insoluble

$$(C^{10}H^{14}Pb''^2Az^2O^{10})^2Pb''O.$$

— *Sels de cuivre.* Le sel de cuivre, qui se prépare par l'alcool, renferme

$$C^{10}H^{14}Cu''^2Az^2O^{10} + C^2H^6O.$$

Cet alcool de cristallisation se perd par la dessiccation. Distillé, le sel donne une huile brune qui contient du cyanhydrate d'ammoniaque.

— *Sels de cobalt.* Il en existe deux:

$$C^{10}H^{16}Co''Az^2O^{10} \text{ et } C^{10}H^{12}Co''^2Az^2O^9;$$

le dernier, correspondant à l'anhydride, est soluble dans l'alcool, tandis que le premier, correspondant à l'acide normal, est insoluble dans ce liquide.

— *Sels d'argent.* Thudicum en décrit deux auxquels il attribue les formules

$$C^{10}H^{14}Ag^4Az^2O^{10} + 2H^2O$$

et $C^{10}H^{13}Ag^3Az^2O^9$.

KRYPTOPHANIQUE adj. (kri-pto-fa-ni-ke — du gr. *kruptos*, caché; *phainô*, j'apparais). Chim. Se dit d'un acide découvert dans l'urine humaine par Thudicum.

— **Encycl.** V. KRYPTOPHANATE.

KRYSTALLINE s. f. (kri-sta-li-ne — rad. *cristallin*). Anat. Matière albuminoïde renfermée dans le cristallin de l'œil, et que l'on considère généralement comme identique avec la globuline des globules du sang.

KRZESZOWICE, ville de l'empire d'Autriche, dans l'ancienne république et à 27 kilom. S.-O. de Cracovie; 3,000 hab. Sources ferrugineuses et sulfureuses. Exploitation de marbre, de pierre et de houille.

KRZOWITZ (Wenzel-Trnka DE), médecin bohême, né en 1739, mort en 1791. Il professa l'anatomie à l'université de Pesth et composa, entre autres ouvrages: *Historia leucorrhæ* (Vienne, 1781); *Historia febris hecticæ* (Vienne, 1783); *Historia ophthalmiæ* (Vienne, 1783); *Historia rachitidis* (Vienne, 1787); *Histoire du mal anglais* (Leipzig, 1789, in-8°); *Historia hæmorrhoidum* (Vienne, 1794-1795, 3 vol. in-8°). Ce dernier ouvrage fut publié après sa mort.

KRZYCKI (André), en latin **Cricius**, poëte et diplomate polonais, né à Krzyck en 1478, mort à Cracovie en 1537. Reçu docteur ès sciences et en philosophie à Cracovie, il alla continuer ses études à Paris et à Bologne, où il prit le grade de docteur en droit; en même temps, il cultivait la poésie, et comme il avait beaucoup de facilité, il lui arrivait fréquemment d'improviser des vers remarquables par leur verve satirique et spirituelle. De retour dans sa patrie, Krzycki parvint aux plus hautes charges. Orateur éloquent et tribun véhément, il dut surtout sa réputation à la finesse de son esprit et à sa verve mordante. Courtisan et favori de Sigismond Ier, roi de Pologne, il devint secrétaire du roi, chancelier du royaume, et exerça, à ce titre, une grande influence sur les affaires du pays. Il fut nommé évêque de Pnemys, de Plotyb, puis archevêque de Lnierno, et il rendit d'importants services à sa patrie en remplissant avec talent diverses missions politiques. Outre des relations de ses ambassades, on lui doit de nombreux ouvrages écrits en latin, et parmi lesquels nous nous bornerons à citer: *Poemata* (in-fol.); *Epithalamion Sigismundi I* (1518); *Encomia Lutheri* (1524); *Cantica sacra* (1535); *Regulæ pastorales* (1536); des discours, des poésies, etc. La bibliothèque de Pultusk possède un recueil de ses poésies complètes.

KRZYSZTANOWICZ (Stanislas), jurisconsulte polonais, né à Zubrzé, près de Lemberg, en 1577, mort en 1617. Il obtint la faveur de Sigismond III, roi de Pologne, qui le nomma son secrétaire intime; c'était un homme d'une intelligence supérieure, un orateur éloquent, un véritable érudit, possédant à fond les langues anciennes. Il fut chargé de la direction des écoles de Lemberg, entreprit ensuite de longs voyages à travers l'Europe occidentale, et, de retour dans sa patrie, il fit de sa maison le rendez-vous des savants et des lettrés. Ses principaux ouvrages sont: *Polonia seu brevis descriptio statuum regni Poloniæ* (Mayence, 1606, in-4°); dans cet ouvrage, qui a été traduit en allemand (Leipzig, 1697, in-8°), Krzysztanowicz étudie la Pologne au point de vue politique, et, sous ce rapport, son œuvre mérite au plus haut point l'attention; *Liber contra decretum Parlamenti anglici, latum adversus catholicos* (1606, in-4°); *Disputatio canonica de sponsalibus et matrimoniis* (Wurtzbourg, 1600, in-4°).

KRZYZANOWSKI (Adam), jurisconsulte polonais, né à Cracovie, mort en 1847. Il fut professeur de droit civil français, puis recteur de l'université de sa ville natale. L'éloquence dont il fit preuve, comme avocat et comme député à l'Assemblée nationale, lui valut une brillante réputation. Il a composé un grand nombre d'ouvrages remarquables et d'une grande érudition, parmi lesquels nous citerons: *Positiones ex universo jure* (Cracovie, 1804, in-4°); *Traité sur les différents emplois juridiques* (1829); *Sur l'indépendance et la responsabilité des juges* (1830); les *Réformes de la jurisprudence de Cracovie* (1843); *Traité sur le jury dans les affaires civiles* (1828), etc.

KSEI s. m. (kseï). Bot. Espèce de gui à baies rouges, qui croît au Japon, sur les arbres résineux.

KTÉNOSPERME s. m. (kté-no-spèr-me — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *sperma*, graine). Bot. Syn. de PECTOCARYE.

KTIMA, ville de l'île de Chypre (Turquie d'Asie). Cette ville, qui comptait jadis 30,000 habitants, et qui n'en a plus qu'environ 1,200, est aujourd'hui en partie ruinée. Elle est néanmoins la résidence du gouverneur du sangiac de Baffra et possède un beau palais épiscopal.

KTINORHYNQUE s. m. (kti-no-rain-ke — du gr. *kteis*, *ktenos*, peigne; *rugchos*, bec). Ornith. Genre d'oiseaux palmipèdes, formé aux dépens des canards, et ayant pour type le chipeau.

KUACER ou **KWASER**, nom d'un homme de la suite des dieux scandinaves, qui, d'après l'Edda, était si savant qu'il n'était point de questions auxquelles il ne pût répondre. Il parcourait le monde, enseignant la sagesse et les sciences, lorsque deux nains, Fiaiar et Galar, jaloux de ce savant personnage, le mirent à mort. Ils mêlèrent avec du miel le sang de Kuacer et composèrent ainsi un divin breuvage, ayant la propriété de donner l'inspiration poétique et l'éloquence à ceux qui en goûtaient. Craignant de ne pouvoir défendre eux-mêmes leur précieuse substance, ils la confièrent à la garde du géant Suttoung. Mais Odin résolut de s'en emparer, se fit aimer dans ce but par la fille du géant, but quelques gouttes du breuvage et eut, à partir de ce moment, le don de la poésie. D'après une autre tradition, il emporta le vase avec tout ce qu'il contenait, et en donna une partie à Braga, qui devint ainsi le dieu de la poésie. C'est par allusion à ce merveilleux breuvage qu'on désigne souvent, dans les sagas, la poésie sous le nom de *sang de Kuacer*.

KUAGEH ou **KHUAGEH** (Nassir ed-Din), écrivain persan, né à Khus, mort en 1274 de notre ère. Il s'établit à Maraga et reçut la direction supérieure des établissements d'instruction dans la province soumise aux Mongols. Egalement versé dans la connaissance de la philosophie, de l'astronomie, de la physique, de la géométrie, etc., Kuageh était à la fois un philosophe profond et un des savants les plus éminents de son époque. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits dans un style élégant, et dont les principaux sont les suivants: *Logica solaris*, traité de logique dont il a donné un abrégé et qui a été l'objet de nombreux commentaires; *Demonstrationes entis necessarii*, traité de théologie; *Dissertatio de contingenti corporum existentia*, un *Traité de morale*, en persan, et de remarquables *Commentaires* sur les œuvres philosophiques d'Avicenne, sur les traités de mathématiques de Théodore et de Ménélas, sur les *Grammaticæ declarationes* du grammairien Ali ben Mohammed, etc.

KUBECQ DE KUBAU (Charles-Frédéric, baron DE), homme d'Etat autrichien, né à Iglau en 1780, mort en 1855. Après avoir rempli divers emplois, il fut attaché au ministère de la guerre pendant la campagne de 1809, puis il devint conseiller du gouvernement et rapporteur auprès de la chancellerie royale. Appelé, en 1814, au conseil d'Etat et chargé de l'organisation des nouvelles provinces que l'Autriche venait d'acquérir, il s'occupa surtout de celle du royaume lombard-vénitien et du Tyrol. Il fut ensuite adjoint, de 1815 à 1821, au comte Stadion, ministre des finances, devint conseiller d'Etat et de conférence, et reçut, en 1825, le titre de baron. Nommé, en 1839, président du directoire général des comptes, et, un an plus tard, de la chambre générale des finances, il essaya, sans y réussir, de faire disparaître les abus qui existaient dans l'administration des finances. A la suite des événements de 1848, il prit sa retraite; mais, dans l'automne de 1849, il fut chargé, avec Schœnhals, de représenter l'Autriche auprès de la commission intérimaire de la confédération. Nommé, en 1851, président du nouveau Reichsrath, il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. — Un de ses neveux, le baron Aloys Charles DE KUBECK DE KUBAU, né en 1819, entra dans la carrière diplomatique, devint secrétaire de légation à Londres et fut ensuite ministre plénipotentiaire et envoyé présidial de l'Autriche près de la confédération germanique, depuis mai 1859 jusqu'à la dissolution de la confédération.

KUBIN (ALSO-), ville des Etats autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat d'Arva, sur la rivière de ce nom, à 175 kilom. N. de Bude; 1,300 hab.

KUBRÈVITE s. m. (ku-brè-vi-te). Hist. relig. Membre d'un ordre monastique musulman, fondé au XIIIe siècle.

KUCHENBECKER (Jean-Philippe), historien allemand, né à Cassel en 1703, mort en 1746. Il fut archiviste et bibliothécaire de sa ville natale. On a de lui: *De illibata Hassarum religione* (Cassel, 1780); *Analecta Hassiaca* (Marbourg, 1728-1742); *Des charges héréditaires de la cour du landgrave de Hesse* (Marbourg, 1741).

KÜCHLIN ou **KÜCHLEIN** (Jean), théologien allemand, né à Wetterau (Hesse) en 1546, mort à Leyde en 1606. D'abord régent de l'école de Neustadt, il devint ensuite ministre de l'église de Tackenheim, passa en Hollande en 1576, et fut nommé pasteur à Amsterdam, où il demeura dix-huit ans. Devenu, en 1595, directeur du collége de Leyde, il y enseigna la théologie jusqu'à sa mort. Bayle assure que Gui Patin l'a loué un peu trop en le nommant un des plus savants hommes de son siècle. Ses œuvres ont été recueillies à Genève (1613, 1 vol. in-4°).

KUCHEN (Frédéric-Guillaume), compositeur allemand, né à Bleckede (Bohême) en 1810. Des morceaux de musique militaire, qu'il composa vers dix-huit ans, lui valurent la protection du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin et le firent charger de l'éducation musicale des enfants de ce prince. Quelque temps après, il se rendit à Berlin, y prit des leçons de Rombach et fit représenter avec beaucoup de succès un opéra, la *Fuite en Suisse*. De Berlin, Kucken passa à Hanovre, qu'il quitta pour se rendre à Vienne (1838). Dans cette ville, il composa plusieurs romances qui firent son nom populaire. S'étant rendu à Paris en 1843, il y resta trois ans, reçut les conseils d'Halévy et fut vivement patronné par son ami Henri Heine, dont il avait popularisé en Allemagne, par sa musique, quelques admirables morceaux poétiques. Un opéra en trois actes, le *Prétendant*, représenté en 1847 à Stuttgard et plus tard dans les grandes villes d'Allemagne avec un éclatant succès, attira sur lui l'attention générale. En 1848, il remporta tous les premiers prix dans des fêtes philharmoniques qui eurent lieu en Allemagne et obtint, en 1852, trois prix à une fête musicale qui eut lieu à Anvers. L'année précédente, il avait passé, avec un éditeur anglais, un traité par lequel il s'engageait à lui fournir chaque année huit morceaux, moyennant une rente de 5,000 fr.

En 1858, Kucken succéda à Lindpaintner, en qualité de maître de chapelle à la cour de Stuttgart, poste qu'il a occupé jusqu'en 1861. Il vit aujourd'hui, sans emploi, à Schwerin. Ce compositeur doit surtout sa réputation à ses charmants lieders, qui jouissent dans toute l'Allemagne d'une réputation bien méritée. Ses mélodies, sveltes et fraîches, se distinguent par une allure pimpante et par un rhythme entraînant qui les grave immédiatement dans la mémoire. Quelques-unes de ces alertes chansons, dont le nombre dépasse cent vingt, se trouvent dans le recueil *Echos de l'Allemagne*, édité par Flaxland, à Paris. On lui doit aussi des *sonates* pour piano et violon.

KUCRKOWSKI, officier prussien au service de la Turquie, né vers le commencement de ce siècle. Il était officier d'artillerie lorsqu'il entra, en 1838, au service de l'empire ottoman, et fut chargé de réorganiser l'artillerie de ce pays d'après le système adopté dans les Etats de l'Europe occidentale. Il se mit à l'œuvre, créa de toutes pièces une artillerie de campagne, qui faisait complétement défaut, et, grâce à d'importantes améliorations, il mit la fonderie de Tophané en état de fournir les bouches à feu nécessaires. En même temps, cet officier distingué créa un atelier pour la construction des affûts et des trains, et forma un corps d'excellents canonniers, avec l'aide de quatre sous-officiers, ses compatriotes. Il a reçu le titre de bey et pris le nom de **Mukblis-Bey**, sous lequel il est aujourd'hui connu.

KUCUI-LACKO s. m. (kou-koui-la-ko). Mamm. Nom indien de l'orang-outang.

KUCZBORSKI (Valentin), théologien et écrivain polonais, né à Kuczbork (gouvernement de Plotzk) en 1525, mort en 1572. Docteur en théologie et en philosophie à dix-huit ans, il alla compléter son instruction à Rome, où il acquit une connaissance profonde des langues anciennes et orientales, de la littérature sacrée, et où il entra dans les ordres. De retour en Pologne, il se signala par sa rare érudition, par son éloquence comme prédicateur, et devint chanoine de Cracovie, puis, enfin, secrétaire du roi Sigismond-Auguste, qui le chargea de la correspondance avec l'étranger. On a de lui un nombre considérable d'ouvrages, remarquables par l'élégance et la pureté du style. Les principaux sont: *Traité sur Jérémie* (1574); *Traité sur la confédération* (1569, in-fol.); *Concilium Tridentinum sub Pio papa quarto, anno* 1562 *celebratum; Vitæ summorum pontificum* (1569); *Regulæ tredecim de morum et vitæ clericorum reformatione* (1573), etc.

KUEHN (Charles-Dieudonné), médecin allemand. V. KUHN.

KUÉI, célèbre musicien chinois, mort vers 2275 av. notre ère. L'empereur Chun le nomma surintendant de la musique de l'empire. Kuéi était un compositeur tellement remarquable, que Confucius, au dire de ses biographes, ayant entendu un morceau de sa musique, il ne lui fut plus possible pendant trois mois de penser à autre chose. Les fonctions que remplissait Kuéi avaient une grande importance dans un temps et dans un pays où la musique passait pour avoir une grande vertu civilisatrice et, par conséquent, une grande importance politique et sociale. « Voulez-vous être instruit, écrivait Confucius, étudiez avec soin la musique; la musique est l'expression et l'image de l'union de la terre avec le ciel. »

KUÈME s. f. (kuè-me). Bot. Genre d'agarics à surface supérieure feuilletée.

KUEN (Michel), prélat et savant allemand, né à Weissenborn (Autriche) en 1709, mort en 1765. Il entra, en 1728, dans l'ordre des chanoines de Saint-Augustin, puis devint abbé du monastère de Wengen, à Ulm, en 1734, abbé de Latran, conseiller et chapelain perpétuel de l'empereur. Ses principaux ouvrages sont: *Collectio scriptorum rerum historico-monastico-ecclesiasticarum variorum religiosorum ordinum* (Ulm, 1756-1766, 6 vol. in-fol.); *Joannes de Canabaco, ex comitibus de Canabac, qui vulgo venditur pro autore quatuor librorum de Imitatione Christi* (Ulm, 1760, in-8°), où il combat l'opinion qui attribue l'*Imitation* à Gersen; *Lucifer Wittembergerensis* ou *Vie de Catherine de Bore* (Landsberg, 1749, in-8°), etc.

KUERELLE s. f. (kû-rè-le). Minér. Grès schisteux, mêlé à la houille dans les mines d'Anzin.

KUFEN s. m. (ku-fèn). Métrol. Mesure de capacité pour les liquides, en Prusse, équivalant à 400 quarts.

KUFFERATH (Hubert-Ferdinand), pianiste et compositeur allemand, né à Mulheim en 1818. Il étudia, dès son enfance, le piano et le violon, et compléta son instruction musicale à Cologne, sous la direction d'Hartman. En 1839, au festival de Dusseldorf, Mendelssohn, ayant entendu Kufferath jouer du piano l'engagea à se livrer exclusivement à l'étude de cet instrument. L'artiste suivit ce maître à Leipzig, et, pendant deux ans et demi, travailla la composition sous sa haute direction. Après quelques excursions artistiques, M. Kufferath s'est fixé à Bruxelles, en qualité de professeur, et réside encore actuellement en cette ville. On a publié de lui une symphonie et une ouverture à grand orchestre, grand nombre de morceaux de piano, un trio, un quatuor et des lieders pour chant.

KUFFNER (Joseph), compositeur allemand, né à Wurtzbourg en 1776, mort dans la même ville en 1856. Il suivait, dans sa ville natale, un cours de philosophie, lorsqu'il sentit naître en lui la vocation musicale. Quelque temps après, il débuta comme surnuméraire à la chapelle de l'évêque de Wurtzbourg, donna ensuite des leçons pour vivre, apprit la composition sous la direction de Frœhlich, et publia quelques petites pièces pour guitare, flûte et alto, qui eurent du succès.

En 1801, Kuffner contracta un mariage avantageux, qui le préserva pour toujours du besoin. Etant devenu, en 1802, chef de musique d'un régiment bavarois, il écrivit de nombreux morceaux de musique militaire, qui furent recherchés par toutes les sociétés d'harmonie d'Allemagne et de Belgique. Quelques années plus tard, Kuffner devint directeur de la musique particulière du duc de Wurtzbourg, et occupa ce poste jusqu'en 1814. A partir de ce moment, Kuffner se mit à produire sans relâche. La rapidité avec laquelle il composait l'empêcha de donner des morceaux achevés; aussi, des trois cents compositions qu'il fit paraître, et dont quelques-unes ont de la verve et de l'éclat, aucune n'est regardée comme un chef-d'œuvre.

Les plus importants de ses travaux consistent en sept symphonies, dix ouvertures, vingt cahiers de pièces d'harmonie, soixante cahiers de musique militaire, six quatuors, cinq trios et trois quintettes.

KUFSTEIN ou **KUEFSTEIN**, ville et forteresse d'Autriche (Tyrol), ch.-l. de cercle, à 75 kilom. N.-E. d'Inspruck, près de la frontière bavaroise et sur le chemin de fer d'Inspruck à Munich; 1,400 hab. Elle est entourée de murs, de tours et d'un fossé profond, qui peut être rapidement rempli d'eau. A une très-faible distance au-dessous de la ville, s'élève, sur un rocher escarpé, la forteresse de *Gerolsdeck* ou de *Josephsburg*, qui, en partie creusée dans le roc vif, n'est accessible que d'un côté et est devenue célèbre comme prison d'Etat autrichienne. Elle fut prise, en 1367, par les Bavarois, auxquels l'empereur Maximilien l'enleva en 1504. Elle revint, en 1703, à la Bavière, qui l'abandonna après la bataille d'Hochstædt. En 1805, elle lui fut de nouveau attribuée avec le Tyrol et redevint, en 1814, la propriété de l'Autriche.

KÜGELGEN (Gérard DE), peintre allemand, né à Bacharach en 1772, assassiné près de Dresde en 1820. Après avoir reçu pendant deux ans les leçons de Fegel, il fit, en 1791, aux frais de l'électeur de Cologne, le voyage d'Italie, passa quatre ans à Rome, puis se rendit à Munich et à Riga, où il laissa un grand nombre de portraits (1795). Etant passé à Saint-Pétersbourg en 1798, il fut chargé de décorer divers palais, et exécuta plusieurs portraits de membres de la famille impériale. En 1805, Kügelgen revint à Dresde, où l'Académie des beaux-arts lui ouvrit ses portes et le nomma professeur (1805). Quinze ans plus tard, il fut assassiné au retour d'une promenade aux portes de Dresde. Les tableaux de Kügelgen se distinguent, en général, par une composition heureuse et par un chaud coloris. Les plus remarquables sont: l'*Enfant prodigue*; la *Madone à l'enfant*; le *Christ entre saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Evangéliste*. Il faut ajouter à cette liste plusieurs portraits en pied, exécutés avec soin, et remarquables malgré une certaine brutalité de ton.

KÜGELGEN (Charles-Ferdinand DE), peintre allemand, frère jumeau du précédent, né à Bacharach en 1772, mort en 1832. Lorsqu'il eut achevé ses études, il entra comme employé au ministère des affaires étrangères à Vienne; mais, poussé par ses dispositions artistiques, il abandonna bientôt la carrière administrative, étudia la peinture, sous la direction de Zick, à Coblentz, qu'il quitta pour entrer dans l'atelier de Fegel, à Wurtzbourg. Grâce à la protection de l'électeur de Cologne, Charles-Ferdinand put aller compléter ses études à Rome, avec son frère Gérard, et resta dans cette ville jusqu'en 1798. Il se rendit, à cette époque, à Saint-Pétersbourg, où l'empereur de Russie le nomma peintre de la cour et le chargea, de 1804 à 1806, de dessiner les sites les plus remarquables de la Crimée. Après avoir exécuté, d'après ses croquis pris dans ce voyage, un grand nombre de tableaux et d'aquarelles, Kügelgen se rendit, par ordre de l'empereur Alexandre, en Finlande, et reproduisit sur la toile les sites les plus remarquables de cette contrée. En 1827, il alla se fixer à Reval, où il termina sa vie. Cet artiste s'était entièrement adonné au paysage, qu'il traitait avec beaucoup de talent. Il a laissé environ cent soixante-dix tableaux, près de trois cents aquarelles et dessins, et des lithographies. On lui doit, en outre, un *Voyage pittoresque en Crimée* (Saint-Pétersbourg, 1832).

KUGLER (François-Théodore), archéologue et littérateur allemand, né à Stettin en 1808, mort en 1858. Il s'adonna successivement à l'étude de la musique, de la peinture, de la poésie, se rendit, en 1826, à Berlin, où il continua à s'occuper de beaux-arts, mais où il suivit en même temps des leçons d'érudits et de philosophes tels que Bœckl, Hegel, Hagen, Bernhardy, et acquit ainsi des connaissances très-variées et très-étendues. Après avoir pris, en 1831, le diplôme de docteur en philosophie, il s'occupa d'une façon toute particulière d'histoire de l'art et d'archéologie. En 1833, il fit, à l'université de Berlin, sur les principaux monuments artistiques de tous les temps, des leçons qui eurent beaucoup de succès, et qui lui valurent d'être nommé, en 1835, professeur à l'Académie des beaux-arts. Peu après, il partit pour l'Italie, parcourut, en 1843, la France et la Belgique, et devint, en 1849, membre de l'Académie de Berlin. Chargé, cette même année, de présenter un plan de réorganisation des beaux-arts et des théâtres, il écrivit, à ce sujet, un rapport plein d'idées ingénieuses et neuves que, néanmoins, il ne parvint pas à voir mettre en pratique. A partir de ce moment jusqu'à la fin de sa vie, Kugler s'occupa, avec une nouvelle ardeur, de peinture, de composition musicale et de la rédaction d'ouvrages fort estimés, qui ont contribué à provoquer en Prusse la naissance d'un art national. Nous citerons, parmi ses écrits fort nombreux: *Monuments des arts plastiques du moyen âge dans les Etats prussiens* (Berlin, 1830, in-fol.); *Monuments architectoniques dans la marche de Brandebourg* (Berlin, 1837); *Sur la polychromie dans l'architecture et dans la sculpture grecque* (Berlin, 1835); *Manuel de l'histoire de la peinture, depuis Constantin jusqu'aux temps modernes* (Berlin, 1837-1847, 2 vol. in-8°); *Description des trésors de l'art conservés à Berlin et à Potsdam* (Berlin, 1838, 2 vol.); *Histoire de Frédéric le Grand* (Leipzig, 1840); *Poésies* (Stuttgard, 1840); *Manuel de l'histoire de l'art* (Stuttgard, 1841), ouvrage fort estimé; *Sur les établissements destinés, en France et en Belgique, à la culture des arts* (Berlin, 1846); *Sur l'art, comme objet de mesures gouvernementales* (Berlin, 1847); *Œuvres littéraires* (Stuttgard, 1852, 6 vol.); *Opuscules sur l'histoire de l'art* (Berlin, 1853); *Histoire de l'architecture* (Stuttgard, 1856), etc. On a de lui, enfin, un grand nombre d'articles insérés dans divers recueils.

KUH (Ephraïm-Moïse), poëte allemand, né à Breslau en 1731, mort en 1790. Issu d'une famille juive et destiné à la carrière commerciale, il devint commis chez un de ses oncles, à Berlin, où il entra en relation avec Mendelssohn, Ramber, Lessing, qui lui inspirèrent le goût des belles-lettres et de la poésie. Sa bonté excessive et son amour des livres, qui tournait à la monomanie, l'amenèrent, au bout de peu d'années, à ne posséder presque plus rien de sa fortune. Il quitta alors Berlin, parcourut la Hollande, la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, et fut enfin réduit à une telle misère, que sa famille dut venir à son aide. Aigri par la mauvaise fortune, il tomba dans une mélancolie profonde, qui aboutit à une démence complète. Il en guérit cependant au bout de six années; mais il n'était pas au bout de ses infortunes. En 1785, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, perdit l'usage de la parole, et traîna encore pendant cinq ans sa triste existence. Ses meilleures poésies, composées pendant les moments lucides que lui laissait sa folie, consistent en épigrammes, en fables et chansons. Quelques-unes de ses pièces sont d'une rare beauté. Après sa mort, Hirschel et Kausch réunirent et publièrent les compositions de l'infortuné poëte, sous le titre d'*Œuvres posthumes d'Ephraïm Kuh* (Zurich, 1792, 2 vol.).

KUHL (Henri), naturaliste allemand, né à Hanau en 1797, mort à Java en 1821. D'abord conservateur du musée de Hanau (1803), puis professeur à l'université de Groningue (1820), il quitta presque aussitôt cette dernière ville, visita Paris et les principales cités du continent, puis alla explorer avec Van Hasselt les possessions hollandaises des Indes orientales. Arrivé à Java, si riche en productions naturelles, il y recueillit un grand nombre d'animaux, de plantes, de minéraux, fit d'intéressantes observations qu'il envoya en Hollande, tomba malade par suite de l'insalubrité du climat et mourut à peine âgé de vingt-quatre ans. On a de lui: *Mémoire sur les chauves-souris; Buffonii et Daubentonii figurarum avium collatarum nomina systematica* (Groningue, in-4°); *Anatomie comparée; Monographie des singes*, et un recueil de *Lettres intéressantes*, publiées par Temminck.

KUHLAU (Frédéric-Daniel-Rodolphe), compositeur allemand, né à Œlzen (Hanovre) en 1787, mort en 1832. Il étudia la musique à Brunswick, puis à Hombourg, qu'il dut quitter pour échapper à la conscription. S'étant réfugié à Copenhague (1810), Kuhlau entreprit de régénérer la musique théâtrale dans ce pays. Il commença par composer les intermèdes d'un drame, la *Montagne des brigands* (1814), dans lesquels il intercala des chants populaires danois. L'ouvrage obtint un succès